

Brèves littéraires

Brèves

Les heures sauvages Extraits

Bruno Roy

Numéro 57, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, B. (2001). *Les heures sauvages* : extraits. *Brèves littéraires*, (57), 91–106.



photo : Josée Lambert

Bruno Roy

BRUNO ROY

Les heures sauvages (*extrait*)

Vincent traverse la rue Dorchester, élargie il y a quelques années, entre Berri et Amherst. Non loin, il s'attarde devant une épicerie tel un client qui n'a pas d'argent. Au coin de Dorchester et Labelle, des Chinois s'affairent dans un nettoyeur où s'amoncellent des centaines de chemises. La buanderie est la propriété d'un dénommé Lee You. Vincent a perdu la joie que sa récente rencontre avec la jeune fille de la rue Labelle lui avait procurée. Où couchera-t-il ce soir ?

Subitement, un homme au visage émacié surgit de nulle part. Ses longs cheveux coulent derrière sa tête. À l'évidence mal vêtu, l'homme tente de défroisser son manteau ce qui, compte tenu de l'épaisseur du tissu, le rend ridicule. Qui veut entendre son récit aussi invraisemblable qu'insoutenable ? se dit Vincent pour lui-même. L'homme se rapproche. Voici qu'une odeur de *runnings* usés imprègne ses narines et Vincent veut vomir. L'effet est si fort qu'il lui semble que des bacilles furieux le rongent de l'intérieur. Vincent a soudainement l'imagination dérégulée. Le *robineux* ne dégage pas une si mauvaise odeur, mais celle-ci a installé en lui un sentiment de lassitude dont Vincent n'arrive pas à se débarrasser. Heureusement, le *robineux* s'éloigne en direction opposée.

Tout craque en lui comme une structure qui s'affaisse. Ses émotions éclatent en tous sens. Vincent ne saurait certes le reconnaître ; ce craquement fait partie de son âme impatiente, de sa conscience de fugueur inquiet. Y participe toute la lourdeur de son histoire personnelle jusqu'à cet après-midi. Il a perdu toute illusion de mettre fin à l'extrême épuisement qui, à l'instant même, l'abat. Délablement et du corps et de l'âme !

Son pouls bat au cœur d'un silence opaque et son pied droit, comme au ralenti, percute une poubelle sans couvercle. Qu'espère Vincent en ce début d'après-midi voilé, égaré dans une ruelle déserte ? Qu'espère-t-il de cette heure suspendue ?

* * *

Cette ruelle Labelle trouble parce qu'on y enfreint les lois. Vincent, s'il était informé des enjeux qui s'y livrent, reviendrait vite sur ses pas. La ruelle est sans conteste l'issue absurde de sa fuite. Comme elle demeure rectiligne, cela le rassure parce que relativement longue et plutôt large, il en voit la fin.

La vue de Vincent s'embrume. La cause en est sûrement la fatigue, mais s'il n'y avait que cela. La peur l'assaille. On dirait qu'une ombre le terrorise. Elle le guette. Vincent, recroquevillé dans un coin de la ruelle, tel une bête traquée, ne sait plus de quel côté de l'enfer il va tomber. Tout est sombre, tout se confond en lui et en dehors de lui. Son regard s'obscurcit davantage. Vincent scrute ce moment de noirceur qui

le saisit. Il paraît en voie d'accepter l'irréversible en lui lorsqu'il est secoué par une voix rauque. Soudain, d'immenses flammes surgissent d'une grosse poubelle de fer rouillé qui éclaire, à droite de la ruelle, un mur de bois gris. Le déchirement des flammes au-dessus de la poubelle emplit la ruelle d'une lumière destructrice, fait un crépitement inquiétant. Apparaît une masse humaine vêtue de noir. Des chaînes claquent contre la poubelle répercutant un bruit infernal. Deux formes s'agitent dans la pleine lumière du feu. La voix bruyante mais étonnamment claire de l'un éclate comme un coup de fouet.

Vincent, dont le cœur bat la chamade, fait un pas en arrière, heurtant un pied dont il découvre à l'instant même l'existence. Il identifie un deuxième individu vêtu lui aussi de noir. Les narines de Vincent ont vite blanchi. Une peur insoutenable lui lacère les entrailles. Dans cette ruelle en feu, imagine-t-il, il accélère sa marche. Où qu'il aille, il est coincé. Il est plongé dans une agitation excessive. Il s'engonce dans un état d'affolement.

Vincent n'a pas le temps de comprendre pourquoi l'image du moniteur Legault surgit dans sa tête. Des bras énormes s'abattent derrière sur lui. Lorsqu'il lève lui aussi les bras, le spectacle est dérisoire, car son geste de défense le rend davantage vulnérable. Il reçoit en plein ventre le premier coup de pied d'une série dont on ne peut plus compter le nombre. Vincent n'a d'autre recours que de se jeter à terre, sur des pavés raboteux arrondis par l'usure, protégeant ainsi au moins la moitié d'un corps qui a déjà perdu

la totalité de sa protection. Autour, trône un siège de toilette, traîne une paire de fesses en plastique décoloré, gisent quelques coupes de vin et un tas de merde séchée.

Dans ce dernier accès de peur, Vincent livre alors toute sa haine. Il atteint un état d'hystérie qui révèle toute une force à lui-même inconnue. Il retrouve l'état de colère qui l'avait saisi, lorsque adolescent, dans un accès de haine irrépressible, il avait assommé son moniteur d'un coup de poing fatidique. Frapper, rendre coup pour coup, telle était l'exigence du passé, tel est l'ordre du présent. Il se souvient d'avoir donné un coup de pied dans le bas-ventre de Legault, il se rappelle aussi que, pris de rage, il avait foncé vers son tortionnaire. Son instinct lui dicte de faire la même chose. Vincent réplique alors avec la brutalité d'un lutteur. Mieux que toutes les techniques réunies, après avoir sonné le voyou, il lui colle les épaules contre terre. Le complice, témoin apeuré, s'esquive plus vite que son ombre. Vincent ne s'aperçoit pas que le jeune fuyard a à peine quinze ans.

Vincent frappe. Chaque instant de sa colère passe par ses poings pris d'une folie mitrailleuse. Il frappe son adversaire sans arrêt, comme le jour où il avait matraqué le moniteur Legault d'une série de jabs. Constamment, l'image de Donatien Legault refait surface. Le voyou a-t-il profité de cette distraction mentale, toujours est-il qu'un solide croc-en-jambe fait basculer Vincent vers l'arrière. Il imagine aussitôt qu'un coup de couteau va lui séparer le bras du corps.

Vincent se débat comme un forcené. Il rassemble une dernière fois ses forces. Legault se confond encore avec le voyou. Vincent doit à cette confusion d'avoir décuplé, voire triplé son énergie. La colère le dote subitement d'une force herculéenne. Tel un lutteur, prenant son appui au point de rencontre du sol et du mur de brique, Vincent s'élance vers son agresseur. Dans sa tête, il fonce directement vers le ventre de son ancien moniteur ahuri qui, au même instant, bascule d'abord de côté, tombant ensuite de l'autre après avoir été plaqué contre le mur du hangar. Le contact brutal est décisif. Le voyou, heurtant de son crâne un amas de fer, une pointe d'acier rouillé lui sectionne un tendon du cou. Vincent, exténué, râle dans cet amas de violence guerrière qui donne la mesure de sa tourmente, voire de sa confusion. L'ombre du passé s'approche tel un fantôme. Alors, tout se mêle en un brouillard de peurs et de défenses automatiques. Ce n'est pas Donatien Legault qui gît près de lui, mais bien un jeune voyou au physique, tout compte fait, peu imposant. Un gémissement aigu sort du corps du voyou. Son cou rouge peint sur les pavés l'ampleur du dégât. Vincent ose regarder le corps encore tremblant. Il est saisi de dégoût à la vue du sang se coagulant.

La rage qui l'a saisi, c'est à Donatien Legault, son despote, qu'il la vouait. C'est ce voyou, maintenant inoffensif, qui a reçu les frappes définitives de sa vengeance. Compte tenu du spectacle devant lequel il se trouve, Vincent prend la mesure de la situation. Il comprend que toute sa misère d'asile qui l'avait étouffé va, encore une fois, l'écraser d'un coup. S'il

y a victoire, il reste seul avec elle comme une abominable honte. Dans l'énergie de son désespoir, tout s'est mêlé dans une montée d'adrénaline incontrôlable. Seules les heures sauvages de sa survie peuvent expliquer une telle dérive.

* * *

Vincent a une idée précise : l'envie de crier l'a toujours disputé à son envie de tuer. Une profonde rancune, encore associée à l'asile, traîne en lui tel un boulet. Sa colère est ce qui lui est resté de plus intense tellement il a été vidé de tout. La haine pour seul sentiment, et tout éclate !

Seules les colères répétitives de Vincent l'avaient protégé de sombrer dans la folie ; ces colères qui maintenaient sa différence, et donc son intégrité, ces colères qui garantissaient sa lucidité si nécessaire à sa survie. D'ailleurs, ce n'était pas tant l'idée de la violence qui l'embêtait que celle d'en être réduit, tourmenté par cette ultime humiliation, à cette éventualité de son autodestruction. Mais Vincent n'était pas fataliste. Là où il était, il savait que la violence le faisait exister. Ici, Vincent ne peut pas oublier les électrochocs que le moniteur Legault lui a jadis infligés.

Lorsqu'il se jetait, bras et pieds liés, dans la violence, contre son moniteur, Vincent savait qu'il s'en allait absurdement à sa perte. Seule, pourtant, cette perte incontournable était son espoir. Résister et se maintenir, telles étaient les conditions de sa survie à l'asile.

* * *

L'épuisement traverse son corps, ses vêtements, son désespoir. Tout en pensant à son ancien bourreau, Vincent se penche vers le voyou inanimé comme on se penche vers le vide, consterné par la persistance du mal qui cogne en lui comme un lourd et incessant mal de tête. Sa vengeance — qu'il confond avec son réflexe de défense — le submerge soudain. Va-t-il asséner le coup fatal ? L'image de Donatien Legault tournoie encore dans sa tête. Ses pieds s'arrêtent près du corps ensanglanté. Ses yeux fixent le voyou et tout à coup, le souvenir du moniteur s'estompe en même temps que son agressivité. Toute contre-attaque est maintenant inutile.

Après ce violent combat dans la ruelle, Vincent, atteint d'un haut-le-cœur, enlève son manteau souillé et court le jeter dans la poubelle toujours en feu. Il enlève également le premier de trois pantalons qu'il porte et le jette dans ce qui lui semble être les flammes infernales de la ruelle devenue désormais la fournaise de ses fantasmes meurtriers.

Vincent se redresse pesamment. S'étant éloigné de la poubelle en feu, il s'adosse aux planches du hangar, sa tête succombant à son poids, penche vers la droite. Son mal est hors de proportion. Vincent ne peut se l'expliquer. C'est le trou noir. Comme s'il était définitivement jeté hors de la vie. Pourtant, il a encore tous ses os. Il ose bouger, étonné et soulagé que ses membres soient toujours en mouvement. Certes, il a des cercles mauves autour des yeux, son bras droit est pris de tremblement, ses jointures tuméfiées, ses poignets boursouflés, mais il bouge.

Cette lutte sauvage l'a épuisé. Vincent croit à l'instant qu'il va s'effondrer sur place, la ruelle pour seul témoin. Tentant de reprendre son souffle, il pose sa main sur le mur de brique taché de suie, s'y appuie de tout son corps en sueur. Vincent se frotte les yeux. Son épuisement est manifeste. Il ne sait plus voir clairement le seul lampadaire de la ruelle Labelle planté dans un sinistre silence. Vincent presse ses pas vers le Carré Viger et disparaît pour toujours de cette ruelle hideuse et puante.

Vincent découvre un parc, tel un traditionnel « salon plein-air » principalement visité par des matelots, des gueux et des *robineux* d'expérience. Lieu de paradoxes et de rencontres nocturnes, on peut y apercevoir, du côté est de la bâtisse où s'alignent des urinoirs, des espaces destinés aux enfants. Un banc pivotant attend sans doute une température plus clémente et des structures de fer pouvant accueillir prochainement des balançoires. Du côté ouest, le terrain s'allonge offrant des bancs vraisemblablement destinés aux passants fatigués. Le quadrilatère est formé des rues Viger, Labelle, Saint-Hubert et La Gauchetière. Rue Viger, se trouve l'École des hautes études commerciales.

* * *

La fuite, toujours la fuite. Les pulsations de Vincent s'accélérent pendant qu'il entend dans sa tête des voix étranges lui dicter des ordres qui martèlent des sons aigus. Tout recommence-t-il ? Quelle lueur transperce de nouveau son corps déchiqueté ? À quel

appel incompris ces ordres font-ils écho ? Quel cri cingle encore dans sa fuite ? Doit-il courir ? Marcher plus lentement ? Sa respiration pous­sive est proche du désarroi.

Son cœur s'affole et sa tête bouge dans tous les sens. Vincent court, saisi d'un haut-le-cœur qui lui glace les lèvres. Hagar­d, il court. Il est hors de contrôle, hors de lui, pourrait-on dire. À nouveau, les événements se bousculent dans sa tête. Il échoue sur un banc du Parc Viger. Intensément présent en lui, un sentiment d'impuissance totale l'anéantit soudain. Le destin en met trop, pense rageusement Vincent. Le destin exagère.

* * *

Après sa croix de l'asile, après celle de la ruelle, empêché de reconnaître quelque sauveur que ce soit, Vincent reprend sa route de désespoir, le visage défait. Il a beau avoir l'habitude des situations désespérées, rien ne justifie de souffrir davantage. Il retrouve au fond de lui le trou béant de son enfance qui l'éloigne définitivement de la croyance en un monde juste et heureux.

Vincent n'essaie pas de comprendre ce qui remue au fond de lui-même et qui descend jusqu'au tréfonds de son dégoût. Au plus creux de sa mémoire gît le froid souvenir d'une absence absolue. Subitement, Vincent pleure, d'impuissance. Il pleure tout simplement en pensant au destin qui le dépasse, à cette obscurité installée en lui pour toujours.

Dans son dénuement, Vincent balaie ses efforts comme s'il acquérait la certitude de sa propre désintégration. Malgré ses bras tendus vers le ciel, ce sont ses pas qui le lâchent. Ses jambes ne le portent plus. Chaque pas trébuche sur le précédent ou retarde l'avancée du suivant. Il n'a plus rien à réclamer, ni l'espoir, ni le rêve, encore moins la vie. Les derniers événements l'ont achevé. Quoi qu'il entende, quel que soit le signe qu'il voit, il est maintenant trop tard.

Moins attentif au ravage de son corps, Vincent est accroché au dégoût de lui-même qui résume tout son désœuvrement moral. La pulsion de tuer n'agit plus en lui. Il pleure par secousses brèves et continues. Même si l'attaque de la ruelle a rallumé la mèche de sa colère enfouie, Vincent n'entrevoit plus la force de se faire justice lui-même. Au lieu d'entretenir son ressentiment, il tente de se nourrir des heures à venir qui le libéreront de cette sordide ruelle. De toute façon, il ne se sent pas de taille à précipiter ses pas dans une revanche acerbe. D'autant, se convainc-t-il, qu'il ne sert à rien de se venger des agresseurs qu'il ne reverra jamais plus.

Vincent ne comprend d'ailleurs pas la pensée qui, progressivement, naît en l'absence de toute colère vengeresse. Il succombe ainsi à l'idée qu'il croit objective, que rien n'existe de beau, que la souffrance en est le premier détournement et que le malheur commence par la volonté de faire du mal pour échapper à son propre désarroi.

* * *

Vincent doit à sa pugnacité d'être encore en vie. Même crevé, il sait qu'il peut poursuivre sa route parce qu'il l'a décidé, parce qu'il veut vivre. De toute façon, pense-t-il, la vie ne rend pas de comptes et ne fait pas de cadeau. Même si elle est ardue, Vincent doit et veut donc poursuivre sa route.

Incapable de supporter l'idée de l'asile, il cherche à se blinder contre une montée de lâcheté. Coûte que coûte, il avancera dans sa misère qui ressemble à une honte, mais qui est sa seule vie. Parce qu'il lui faut au moins cette vie-là pour en faire un point d'appui qui soulèvera son espoir.

Ces murs de l'asile, lourds de cris anciens, sont ceux que Vincent prête à tout abîme en lui. Il y a des ombres qu'il reconnaît et des incantations déjà entendues. S'en éloigner pour toujours, comme il s'apprête à le faire, en diminue la monstruosité.

Vincent cherche en vain une percée de lumière, une seule, où s'agiteraient des mains. Cela lui était arrivé, à l'asile même, alors qu'il avait vu une silhouette bleue se lever dans la glaciale blancheur d'un matin d'hiver.

Il a hâte maintenant de courir dans les rues familières où il retrouvera des mains ouvertes, s'empresant aussi d'aller plus loin vers un banc dans un parc, des mains qui soulèvent le temps comme un matin du monde, laissant à boire, sous l'aube, toute la lumière du jour.

Rien ne peut arriver de plus doux que la nuit elle-même, si gelée et si noire, et qui pourtant le fera

échapper, au sein du désœuvrement commun, à sa propre misère. À nouveau, Vincent s'invente une autre chimère consolatrice.

* * *

Vincent a toujours froid. Les derniers événements pèsent encore dans sa gorge nouée. Incrustée dans sa peau comme dans son âme, il lui semble que jamais plus il ne pourra oublier cette catastrophe. Dieu est sourd, muet et aveugle, se dit-il. Pourquoi me fait-il payer cher mon espérance ? Pourquoi, en cet instant même, le sentiment d'avoir raté son évasion remonte-t-il ? En ce Samedi saint, l'image s'impose d'elle-même : sa fuite, c'est son chemin de la croix. Y aura-t-il résurrection ? Remontant des entrailles de l'asile, Vincent se lavera-t-il de toutes ses saletés ? Jusqu'ici, se dit-il, chaque station incendie son destin d'un malheur. Ce geste de panique, honteux en lui-même, si profond dans la bêtise, il tente de l'expulser de sa main droite qui sert de mémoire à l'événement dramatique. Ce sinistre après-midi se poursuit, en effet, sur un épuisement total du corps.

* * *

Hors de contrôle, les pleurs de Vincent se transforment maintenant en sanglots. Il devine qu'ils sont déjà fixés dans la toile de son destin. Ces deux derniers jours, pleurer fut une incorrigible banalité. Pourtant, en cet instant, pleurer est nécessaire, car Vincent sait aujourd'hui que ses larmes sont des pleurs

d'abandon absolu. Ses larmes sont justifiées. Vincent ressent combien lui manque le lit blanc de l'asile. En fait, ce dont il a besoin, à la seconde près, c'est que son corps ne reçoive plus d'attaques.

Pour l'instant, son corps veut s'étendre sur les restes de neige sale, ses muscles se relâchant de tout effort. S'évanouir est le seul mouvement qui ait du sens. Vincent touche là au plus profond de l'abîme, et l'abîme est aussi dans son âme et dans son corps comme un trou immense. Il a une envie de dormir comme s'il voulait se débarrasser de tout ce qui, en lui, appartient à l'échec. Cette ruelle morte, pourtant, lui suggère le contraire. Vincent se dit qu'elle a, malgré tout, connu la vie comme la ville qui l'entoure et rencontré bien des gens démunis qui lui ressemblent.

Vincent s'adosse au mur extérieur de la toilette du Parc Viger. La lumière gruge le rouge des briques d'un geste de peintre et strie, au loin, les toits silencieux au-dessus de lui. L'assoupissement s'arrange bien de ce confort inattendu. Mais, l'inquiétude, toujours elle, vicie son repos.

* * *

Au Carré Viger, là où il a ses quartiers, l'Homme gris s'avance vers Vincent. Il s'arrête. Pauvre petit, s'exclame-t-il intérieurement, il a l'air bien mal en point. Le clochard décide de ne pas le réveiller. Peut-être Vincent veut-il dormir une dernière fois, suppose l'Homme gris comme s'il lui prêtait, à l'instant même, une intention suicidaire. Il l'observe

et devine vite qu'un malheur lui est arrivé. L'Homme gris s'assoit à ses côtés comme pour le mieux réchauffer. Il remarque que Vincent n'a plus le même manteau. Il a les yeux fermés.

L'Homme gris presse légèrement Vincent contre lui. Il attend son réveil. Voici que son histoire se mire dans la mienne, pense l'Homme gris, intérieurement. Si Vincent avait été réveillé, il aurait vu le regard de son ami devenir vague. En réalité, étant réfugié en lui-même, aucun ne peut plus communiquer. Qu'il rêve, pense encore l'Homme gris, ça va le consoler de la vie.

* * *

Vincent se réveille les yeux exorbités. Le décor du Parc Viger lui est étranger. Il n'y a ni abri, ni homme gris qu'il n'a pas reconnu, ni cinq dollars. Il n'y a surtout plus rien à comprendre de la vie. Une seule idée l'obsède : ne jamais revenir en arrière. Fuir les lieux au plus vite.